

# Cette lettre

Stéphane Drouot

30/01/26

<https://ecrits.laei.org>

Pour tout t'avouer, j'ai du mal à me souvenir. Je sais qu'à un moment, il existait, en dehors, un monde où vivaient d'autres gens. Ils étaient comme moi, plus ou moins, libres et surtout si nombreux. Plus le temps passe et moins je me souviens d'eux. Il reste encore quelques films, quelques images, mais toutes les interactions ont disparues.

C'était d'abord ma porte, qui s'est fermée, puis ce fût mes volets, mes moyens de communications et finalement, mes yeux commencent désormais à se fermer doucement.

Avant de disparaître entièrement en moi, je me suis dit que j'allais t'écrire, pour te faire part d'une découverte. Je ne sais pas si cette découverte est franchement utile, pour tout te dire, je ne sais même pas si c'en est une. Mais comme je n'ai jamais entendu quiconque en parler, c'est au moins une découverte pour moi et l'idée d'en laisser une trace, aussi futile soit-elle, me reconforte dans ces derniers instants.

J'ai perdu la notion du temps, depuis que je me suis enfermé dans cette prison auto-infligée. C'était peut être il y a déjà presque un an, mais exactement, je ne sais pas ; ça a été progressif et la pandémie n'a rien arrangé. J'ai des cartons et des cartons de nourriture de navigateur, d'astronaute, d'alpiniste qui ont été livrés il y a quelques mois, et je n'ai pas rouvert la porte depuis. Les résidus sont moindres et je les stocks contre la porte d'entrée. Je m'enterre dans un mausolée de plastique flexible et de papier à usage unique ; et ça me convient, c'est mon choix.

Et dans tout ça, j'ai découvert une chose, donc, et cette chose, c'est que je t'aime. Je ne me souviens pas exactement, mais je crois m'être réveillé un jour avec un trou dans le cœur, comme un manque. J'ai cherché d'où ça pouvait venir, et j'en suis arrivé à la conclusion que j'étais amoureux, pas du petit flirt de vacances, pas du désir transitoire d'un baiser volé ou d'un besoin charnel, non ; j'étais en pleine chute dans le vide, frappé par la foudre en plein vol, amoureux passionnel.

J'ai commencé par me demander : mais de qui ? Au fond, voilà, si je suis amoureux, si je suis fou de désir pour quelqu'un, c'est qu'il doit y avoir un objet à cette passion. Mais cela faisait des mois, déjà, que je n'avais vu personne, des années que je n'avais pas eu de relation humaine autre qu'avec la caissière à qui je disais bonjour et merci avant de retourner m'enfermer dans ma tanière. Donc, non ; il n'y avait en vérité pas d'objet à cette passion et j'étais fou. Je n'avais pas d'autre explication que celle de la folie, liée probablement à l'isolement ; après tout, personne n'est fait pour ce genre de solitude, même pas moi.

Et puis à y réfléchir, je me suis finalement demandé : mais si, en fait, être amoureux c'était un mouvement intérieur. On parle toujours de l'objet de notre amour, mais si ce sentiment était un appel du corps, comme le serait la faim par exemple. Je marche dans la rue, je n'ai pas mangé depuis longtemps et la boulangerie aromatisée le léger vent d'un parfum de pain au chocolat ; et maintenant, j'ai faim d'un pain au chocolat.

La fin ne vient pas de ma rencontre avec le pain au chocolat, elle émane de moi, d'un besoin physique que je rationalise en entrant dans la boulangerie.

Et si les rencontres étaient la même chose ? L'âme sœur c'est le pain au chocolat qui sent juste la bonne odeur au moment où j'avais faim. Alors que se passe-t-il lorsque je n'ai pas d'humain sous la main pour remplir le rôle d'âme sœur ?

Et bien ça, je suis amoureux, éperdument à m'en rendre malade, à m'en faire pleurer de rage dans mon oreiller. Mais amoureux de personne ; sans objet.

Comme tu n'existe pas, j' imagine que l'exercice de t'écrire est profondément futile, mais je préfère un acte futile que de laisser la solitude finir de me dévorer. Je sais que tu n'es pas, qu'il n'y a rien derrière le sentiment qui me ravage et liquéfie ma peau dans un torrent de besoin abondant d'être serré dans les bras du néant. Je sais que si je sortais maintenant, je céderais à l'illusion, j'attribuerais à la première passante la cause de mon état actuel, mais cette cause n'existe que dans ma nature et pas dans le monde. Cette cause c'est ma grégarité. Je n'ai pas d'autre explication à ce besoin irrépressible d'autre.

Force m'est de demander, en l'état de cette horrible condition, ce que cela signifie pour toute histoire d'amour si j'en venais à sortir un jour de mon cocon, aurais-je des ailes et une envie d'aller butiner la première venue à qui j'attribuerais le pouvoir magique de me rendre fou de passion pour elle.

Où au contraire, fort de cette notion qu'elle n'a rien à voir avec ma condition, je laisserai passer toute opportunité ; parce que les femmes ne sont pas des objets, elles ne sont pas les objets de mes désirs, elles sont des êtres sensibles à part entière et le moins que je puisse faire, c'est de les protéger de ce que désormais je sais pour sûr : elles n'ont pas pour mes sentiments plus de valeur que le néant.

Cette question est bien sûr intrinsèquement vaine. Cette lettre est la preuve que mon expérience touche à sa fin et que je ne sortirai jamais de la solitude. Les murs sont devenus mes réconforts, et ils s'approchent un peu plus chaque jour. Je les attends comme de vieux amis, faisant escale chez moi durant un long pèlerinage entre l'espace et le temps.

Je crois que je voulais, au fond de moi, aimer sincèrement, une dernière fois. Alors que je m'en vais disperser mon identité

dans le béton, je te laisse ces quelques mots, pour te remercier  
d'avoir été celle qui ne fût pas.